BUREAUX : RUE NAIN, 1.

RALDERU

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

RÉCLANS: 25 centimes Outraite a forait.

DIRECTEUR-GERANT : J. REBOUX

Le Nord de la France :

On s'abonne et on reçoit les annogces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Place ; A LILLE, rue grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue grande-Place ; A LILLE, rue grande-Plac A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUNELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madele

### ROUBAIX, 20 NOVEMBRE 1870

## Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Tours, le 19 novembre 1870 3 h. 45. s Le ministre de l'intérieur à Messieurs les Préfets et Sous-Préfets.

400 cavaliers ennemis ont incendié deux villages près de Bonneval. Ils se sont présentés à l'entrée de la ville, mais

Quelques uhlans ont été mis en déroute par la garde nationale, près Ferrières (Loire). Dans la Côte-d'Or, près Saint-Jean de

Losne, des francs-tireurs ont pris qua-tre voitures de vivres à l'ennemi, tué un des cavaliers et mis les autres en déroute.

#### Londres, 19 novembre.

Le Golos dément que la Russie ait promis à la Prusse de rester spectatrice neutre de la guerre avec la France, pour prix que la connivence de la Prusse le serait envers l'Orient.

#### Berlin, 18 nevembre.

Le Times dit : Peut-être avant la fin de 1870 toutes les grandes puissances seront armées si la Russie commence par fortifier la côte de la mer Noire ; le devoir de l'Agleterre, quoique pénible, est clair et inévitable.

Le Daily Telegranh dit: On croit à Vienne que l'Italie est prête à se con-certer avec Londres et Vienne en vue de présentes complications, mais on craint une indécision de l'Angleterre. On pense à Berlin que la Russie aura ce qu'elle demande ; le gouvernement préférerait cependant s'engagerde soutenir la Rus-

La reddition de Paris est considéred comme imminente : des ordres ont été déjà donnés d'accumuler des vivres ur la population comme dans le cas de

Le Daily-News dit : La Russie masse de grandes forces sur la Vistule ; on construit des vaisseaux de guerre dans la mer Noire.

#### Saint-Pétersbourg, 18 novembre. Le Journal de St.-Pétersbourg dit :

Si le congrès avait pu se reunir, le gouvernement impérial n'aurait certai-nement pas manqué de lui soumettre une question qui, pour la Russie, a une ur-gence vitale. Mais obliger la Russie à attendre le moment d'une entente euro-péenne serait enchaîner indéfiniment la Russie à une situation impossible et s'em-

L'article du journal réfute l'assertion que la Note russe implique l'annulation du traité entier. Du reste, l'Angleterre peut faire pour la Turquie ce qu'elle a fait pour la Belgique. Les dangers de la Turquie se trouvent à l'intérieur et aussi longtemps que les

relations entre la Porte et la Russie ne seront pas rétablies sur un pied amical, l'apaisement des populations chrétien-nes n'est pas à espérer.

La Russie saura apprécier l'appui loya! de l'Autriche dans cette question vitale d'honneur.

L'Autriche sait que ses difficultés po-litiques ont commencé le jour où elle a perdu l'amitié de la Russie par une po-litique perfide en Orient.

Les deux empires n'ont qu'à gagner à une juste appréciation de leurs intérêts réciproques.

Pestli, 18 novembre. Chambre basse. — M. Simonyi interpelle le gouvernement pour savoir :

1° S'il a connaissance de la déclaration de lord Granville disant qu'aucune puissance n'est prête à appuyer la médiation de paix tentée par l'Angleterre.

2º Si le gouvernement est prèt à agir de la manière indiquée par lord Granville pour amener la paix.

3º Si la dénonciation du traité de 1856 est vraie, quelle attitude le gouvernement a l'intention de prendre et s'il y a espoir que toutes les puissances signataires du traité de Paris suivront une

#### Tours, 17 novembre.

On mande de Tours que les francstireurs ont fait prisonnier un officier su-périeur qu'on suppose être le parent de Bismark. Ils demandent à le garder comme ôtage, plusieurs de leurs hommes étant tombés entre les mains des Prus-

L'armée du prince Frédéric-Charles s'avance toujours. Son 10° corps, com-posé de 20,000 hommes, sous le com-mandement du général Voight Rhetz, est arrivé hier à Tonnerre. Son armée mar-che en deux colonnes, dont l'une passe par Nogent-sur-Seine, Montereau et Fon-tainebleau. L'autre a passe l'Yonne priscore quitté Troyes.

Le Moniteur annonce que les Prussiens se sont repliés de Toury sur Angerville et Boisseau. Ils se sont retirés également de Patay. D'après le Moniteur, les positions de l'ennémi se trouvent à Basoches-les-Hautes, Tille, Le Peleuse, Dermigniville, Voves, et, sur la route de Chartres, à Chargères, Corminville et Guigonville.

Parmi les questions qui, en ce moment, préoccupent la presse, non seule-ment en France, mais dans toute l'Euro-pe, il n'en est pas de plus importante que celle qui se rattache au nouveau droit égoïste et funeste qui isole les peuples et met les petits Etats à la merci de leurs voisins. On a proclamé le principe de la non-intervention. La Gazette de France du 10 de ce mois contient à ce sujet un article remarquable que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier, mais dont nous croyons devoir citer quelques passages.

Après avoir fait ressortir la nécessité des alliances pour la sécurité des peu-

ples, et flétri la conduite que tient envers nous l'Italie qui nous doit tout, M. Gustave Janicot ajoute:

Le 4 septembre, nous avons entendu bien des gens dire: « Avec la Républi-que, nous avons les péuples pour alliés...» Nous n'y avons pas cru, parca que nous tenions compte des transformations qui se sont accomplies dans l'histoire des se sont accomplies dans l'histoire des peuples depuis vingt ans : on est devenu ou indifférent ou égoïste sous la pression du mouvement politique que la France révolutionnaire, socialiste et résarienne a imprimé à l'Europe. Chaque peuple, comme chaque individu, ne pense plus qu'à soi. Si le voisin brûle, il reste sourd à ses cris et ne réfléchit même pas au danger que peut créer l'extension de cet incendie. Les Etats ne sont plus solidaiincendie. Les Etats ne sont plus solidai res en rion. Chacun a sa morale, ses prin-cipes, ses conquètes. On n'admet plus que l'on s'efforce de faire triompher des principes de droit commun et d'équilibre politique. L'idée d'une intervention apparaît comme anachronisme. On s'isole des combattants, on les laisse lutter jusqu'à la lassitude, jusqu'à la mort, et le vainqueur peut, à son gré, disposer du vaincu, de sa fortune, de ses popula-tions, de son territoire. Le génie de M. de Bismark consiste uniquement à avoir apprécié cette situation à sa juste valeur et à spéculer sur cet égoïsme. Le fond du système prussien repose.

en esfet, sur la certitude absolue que pas un Etat n'interviendra au nom d'un principe de droit général ou d'équilibre né-cessaire pour contenir les appétits du vainqueur. C'est ainsi que M. de Bismark a pu dévorer à son aise les Etats indépendants de l'Allemagne et porter toutes ses forces en Bohême, alors qu'il eût suffi de 50,000 soldats français pas-sant le Rhin, entrant dans la Westphalie, absolument dégarnie, pour obliger la Prusse à reconstituer la confédération allemande.

jette sur neue soa 7,200,000 soluats, son artillerie, toute sa cavalerie, sans craindre qu'une armée autrichienne ou russe, ou seulement italienne, n'aille, en se promenant a Berlin, y obliger la Prusse à tenir comple des nécessités d'un équi-libre européen, d'une entente avec l'Europe pour le réglement de la paix.

M. de Bismark, au reste, n'est pas l'inventeur de ce système. E'est à M. Cayour, à l'empereur et au parti révolutionnaire qu'on le doit. Lorsque ces trois alliés imaginèrent de donner toute l'Italie au roi de Piémont, on proclama un droit nouveau. Ce droit nouveau, consistait tout simplement en ceci: l'on pouvait, par la trahison et au mépris de tous les principes de justice, s'emparer de Elats de son voisin, pourvu que l'on eût le moindre prétexte à faire valoir, com-me, par exemple, une similitude de lan-gue, ou, encore, la nécessité d'étendre ses frontières. Le Piémont prit ainsi les Etats napolitains et les Etats indépendants de l'Italie, sous prétexte qu'ils parlaient italien. Garibaldi fut de la partie, nos révolutionnaires applaudirent à att balls autrapire et déclarant que tie, nos révolutionnaires applaudirent à cette belle entreprise et déclarèrent que Bonaparte avait bien mérité, ce jour-là,

de la république. C'est à ce moment que le Siècle lui rendit son estime. Personne ne protesta avec plus de vio-lence que le roi de Prusse contre cet attentat, et ne flétrit plus énergiquement ce bouleversement de toutes les lois in-ternationales Malheureusement, la Prus-se avait un ministre peu scrupuleux et pratique. M. de Bismark ne s'attarda pas pratique. M. de Bismark ne s'attarda pas longtemps dans la voie des protestations au nom de la morale. Il jugea beaucoup plus habile de profiter du droit qu'on innovait, et d'acquérir les propriétés de ses voisins à l'aide du procédé admis dans le parti révolutionnaire.

Telle n'était pas la politique de la France, lorsque dans l'intérêt de l'Europe, avec le concours de l'Angleterre, elle sauvait la Grèce menacée par les Turcs, au lieu de se retrancher derrière cette maxime désolante et antichrétienne:

maxime désolante et antichrétienne : Chacun chez soi, chacun pour soi. Au fond, on ne trouve pas autre chose aujourd'hui chez toutes les puissances qui s'appellent grandes. Lorsqu'un hom-me dont on admire le patriotisme, en même temps que l'on rend hommage à ses vues profondes en politique, fait com-prendre le danger qui. de nos jours, menace l'Europe plus encore que la France, que font les gouvernements? On le sait, on vient de le voir : on se tire d'affaire avec la non-intervention, à peu près comme un homme qui, voyant un de ses semblables tomber sous les coups d'un assassin, se bornerait à dire: — Mon ami, ce que vous faites n'est pas bien; je n'ose pas vous blâm r, ce serait peut-être un peu hardi, mais il m'est impossible de vous approuver.

#### Réponse de l'Augleterre à la note russe.

Voici le texte de la réponse de lord Grandville à la circulaire du prince Gort-

hakuff ; Le comte Granville à sir A. Buchanan » Monsieur.

Monsieur,

Le baron Brunnow m'a fait hier la communication relative à la convention entre l'empereur de Russie et le sultan limitant leurs forces navales dans la mer Noire, signée à Paris le 30 mars 1856, à laquelle vous faites ailusion dans votre télégramme d'hier après midi.

après midi.

Dans ma dépèche d'hier, je vous ai rendu compte de ce qui s'est passé entre nous, et je me propose maintenant de vous faire mes observations au sujet des dépèches du prince Gortschakoff, du 19 et du 20 du mois dernier, qui m'ont été communiquées par l'ambassadeur de Russie à cette occasion. après midi.

sion.
Le prince Gortschakoff, déclare de la part de Sa Majesté impériale, que le traité de 1836 a été enfreint à divers égards au préjudice de la Russie et plus spécialement dans l'affaire des principautés, malgré la protestation explicite de son représentant, et que, par suite de ces infractions, la Russie est en droit de dénoncer celles des stipulations du traité qui touchent directement à ses intérêts.

On annonce alors qu'elle ne se regardera

pas plus longtemps comme liée par les trai-tés qui restreignent ses droits de souverai-neté sur la mer Noire.

ment de la francisc, actualises attiquations du traité, et on tend que la Russie, sur la force de son jugement quant à la nature de ces faits, en droit de se dégager de certaines au stipulations contenues dans ce document.

Cette, assertion est limitée dans application pratique à quelques-unes conditions du traité, mais l'assertion droit de se dégager de quelques-uns de termes implique l'assertion de se dégage la totalité. termes imp la totalité.

la totalité.

Ce document est complétement indépendant de la raison ou de la non-raison, sur ses propres mériles, du désir de la Russie d'être dégagée de l'observation des stipulations du traité de 1856 relatives à la mer Noire, car la question c'est de savoir à qui appartient le pouvoir de dégager une ou plusieurs des parties contractantes de toutes ou quelqu'une de ces stipulations.

Il a toujours été reconnu que ce droit appartient uniquement aux puissances qui figurent com ne parties contractantes dans le document original.

Les dépêches du prince Gortschakoss paraissent prétendre que chacune des puissances qui ont signé l'engagement peut alléguer qu'il s'est produit des faits qui, dans son opinion, ne sont pas d'accord avec les conditions du traité; et, quoique cette vue ne soit ni partagée ni admise par les puissances cosignataires, peuvent servir de base à l'allégation qu'il n'y a pas lieu d'appeler ces gouvernements à prendre l'assaire en considération, qu'il sussit de leur faire savoir que l'une des parties s'est dégagée ou se regarde comme dégagée de toutes celles de ces stipulations que cette partie juge à propos de désapprouver Cependant, il est de toute évidence que le résultat d'une telle doctrine, et de toute manière d'agir directement ou indirectement basée sur cette doc-Les dépêches du prince Gortschakoff toute évidence que le résultat d'une telle doctrine, et de toute manière d'agir directement ou indirectement basée sur cette doctrine, serait de placer toute l'autorité et toute la virtualité des traités sous le contrôle discrétionnaire de l'une des puissances qu'iles ont signés. En effet, puisqu'ils n'ont d'autre bût que de lier les puissances les unes à l'égard des autres, et puisque pour cela chacune des parties contractantes abandance des parties contractantes abandance que certaine portion de sa liberté une reste plus engagée que vis-à-vis d'elle-même.

• En conséquence de ce, le prince Gorts-chakoff a fait savoir dans ces dépêches l'intention de la Russie de continuer à observer certaines conditions du traité. Quelque satisfaisant que cela puisse être en soi, c'est évidemment une expression de la libre volont de cette puissance, qui peut la modifier ou la retirer en tous temps; et, à cet égard, elle est sujette aux mêmes objections que les autres parties des communications, parce qu'elle implique le droit de la Russie d'annuler le traité sur la base d'allégation dont elle se constitue l'unique juge.

• La question, par conséqueut, est de saveir non pas si un désir exprimé par la

> La question, par conséqueut, est de sa-voir, non pas si un désir exprimé par la Russie doit être attentivement examiné dans Russie doit etre attentivement cantinu un esprit amical par les puissances cosignataires, mais si elles doiventaccepter d'elle la déclaration, que par sa propre action, et sans aucun assentiment de leur part, elle s'est dégagée d'une convention solennelle.

dégagée d'une convention solenneile.

Je n'ai pas besoin de dire que le gouvernement de Sa Majesté a reçu cette communication avec un profond regret, parce qu'elle ouvre une discussion qui pourrait troubler l'intell gence cordiale que tous ses efforts ont tendu à entretenir avec l'empire

## FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 21 NOVEMBRE 1870.

LA

- 32 -

# GUERRE DU NIZAM

PAR MÉRY

XIV

FANTOMES DES NUITS

Procut recedant m phantasmata! (Hymne de vêpres.)

Une bonne nouvelle n'arrive jamais trop tôt. Aussi Edward s'était-il fait devancer de plusieurs heures par un billet qui devait compléter le bonheur du co-lonel Douglas. En quittant M. Tower, et avant de se livrer à un repos bien mé-rité. Edward avais sécrit ces lignes:

# « Cher colonel Douglas,

» Le facteur indien agite ses plaques de laiton sous les fenêtres de l'hôtel. Il va partir à cheval et traverser Nerbudda; je l'arrète au vol, et je lui donne un bil-let pour vous. Bondissez de joie. Amalia, la femme forte, a donné son ultima-tum à Tower, l'homme faible. Voici la copie, écrite de souvenir, de la lettre de notre Grecque spartiate (Suit cette co-pie.) Ceci vous sauve. Nous enverrons pie.) Ceci vous sauve. Nous enverrons l'ultimatum au ministre qui veut obstinément vous croiser avec le sang de Périclès, malgré les destins. Nous ne craignons pas le suicide d'Amalia, en ce sens que le remède au coup de poignard D'après ce que je vois, ce que j'entre-vois, et ce que je devine, à travers la stupidité colossale de M. Tower, type des tuteurs aveugles, le comte Elona n'attend qu'une occasion honnète pour épouser Amatia. Si le Vulcain magistrat de Grettnagreen avait son enclume d'é-tat-civil dans le Bengale ce mariage serait forgé.

Ainsi, mon cher Douglas, faites cesser toutes vos inquiétudes, tous vos scrupu-les; vous êtes sauvé, selon vos désirs. Cela me rend si heureux que j'oublie mes propres souffrances. Mon infortune s'efface devant votre bonheur.

« Adieu. Ce soir, à la nuit close, je vous amènerai les douze sous-officiers. Nous arriverons toujours au moment du péril, s'il y en a. Comptez sur moi, cette nuit,

# comme toujours.

« Edward. » Lorsque Edward et le comte Elona se mirent en route, cette lettre était depuis longtemps entre les mains du colone

Douglas.
Il faut suivre maintenant dans leur promenade aventureuse nos deux jeu-nes cavaliers, qui se dirigent vers l'ha-bitation de Nerbudda, et escortent douze soldats sur un terrain où la sécurité peut à chaque instant se changer en péril. L'heure est solennelle. Personne ne

parle; on dirait que chacun veut sonder les dispositions amies ou ennemies de la campagne avant de hasarder quel-

que propos. étranges solitudes, lorsque la nuit tombe avec sa tristesse étoilée. Ce n'est ni le désert nu et sablonneux, ni la forêt massive. C'est une grande route, bien pa-vée et sans ornières ; à droite et à gau-che, des jardins cultivés, mêlés à des bouquets d'arbres sauvages, et coupés de ravins, où des torrents invincibles roulent et grondent. Ces champs de riz, roulent et grondent. Ces champs de riz, çà et là, jalonnés de groupes de palmiers ressemblant à des géants qui conspirent dans les ténèbres ; des plateaux immen-ses, chargés comme des corbeilles, de ces fleurs superbes qui se ferment aux étoiles pour dormir, et qui se rouvrent au soleil pour aimer et vivre. Et jamas un toit de ferme avec sa fumée domestique ; un éclair de lumière sur des vitres joyeuses ; un son de cloche, un parfum

de village, un champ de laboureur, un bruit de roues, un hennissement sorti de l'étable ; jamais un neul de ces inci-dents qui, dans nos campagnes d'Eu-rope, donnent lant de charme et de rêverie douce a la nuit.

La moitié du chemin était déjà par-courue; le comte Elona se rapprocha d'Edward et lui dit à voix basse :

» J'ai un pressentiment, sir Edward; ie crains d'arriver trop tard.

- N'ayez pas cette crainte, mon cher Elona, dit Edward, avec un organe qu'il s'était composé pour ces situations noc-turnes, et qui,ne s'élevant pas plus haut que le soufffe, arrivait directement à l'o-reille d'un interlocuteur; n'ayez pas cette Les Taugs ont les mœurs des fantômes, ils attendent le coup de minuit.

— Sans forfanterie, sir Edward, je suis curieux de voir ces animaux indiens

—Ah! cela vaut la peine. Ils n'ont pas été classés par Saavers et M. de

- Qui donc a engendré ces monstreslà, sir Edward?

— Ils sont nés de trois mères : la politique, la religion et la stupidité. Les cheis savent ce qu'ils font et ce qu'ils veulent; la tourbe vile obéit aux chefs et à son hideux fanatisme ; elle tue tout ce qu'elle rencontre, Anglais ou Indien. Il y a des fakirs abominables qui croient gagner le paradis en étranglant un Euro-péen sur l'autel de Deera ou de Dourga.

Ainsi, malheur aux prisonniers, aux Anglais surtout!

- Sir Edward, cette histoire est bien sombre ...

-A qui le dites-vous! Je regarde Hamlet et Othello comme des faces main-tenant. Jéalaterais de rire au visage de lady Macbeth; je souperais avec 16 spec-tre Bando; je valserais avec toutes les sorcières de noire grand William.

Aussi, quand on a passé par les émo-tions des Taugs, on trouve la vie fade. Comte Élona, vons connaissez mon brave Nizam, puisque vous avez voyagé avec lui. Cet Indien a failli mourir du spleen, parce que les Taugs manquaient à son bonheur : depuis son arrivée à Hydra-band il court les bois les vallons, les les bois, les vallons, montagnes; il s'est nommé inspecteur des Taugs. Nizam nous donne un avis, une instruction, un conseil, et il dispa-rait comme l'oisseur : c'est se vie Quand raît comme l'oiseau ; c'est sa vie. Quand nous aurons anéanti ces monstres, Nizam mourra d'ennui... Comte Elona, il me semble que votre cheval a de l'inquiétude....

- Oui... ses mouvements ne sont pas réguliers comme tout à l'heure.... Il a été piqué au pied peut-être... Le serpent cobra-capell est engourdi à cette heure, n'est-ce pas, Edward?

— Il y a contagion, Elona... Mon cheval a peur aussi... Cette tousse d'arbres de là-bas, les a esfrayés... Il y a une source et un petit bois charmant... au soleil... C'est là que Nizam a vu,